

Délire et construction

ONT PARTICIPÉ À CET OUVRAGE :

Paul-Laurent Assoun
Marie-Claire Boons-Graffé
Franck Chaumon
Guy Dana
Denis Duclos
Jean-Claude Maleval
Solal Rabinovich
Simone Wiener

Sous la direction de
Franck Chaumon

Délire et construction

é
ditions
rès

Cet ouvrage a été réalisé dans le cadre de l'Association de Recherche et d'Enseignement sur la Clinique dans son rapport au lien Social (ARECS)

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME -ISBNPDF : 978-2-7492-2524-1
Première édition © Éditions érès 2002
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Table des matières

Ouverture	
<i>Franck Chaumon</i>	7
Le délire architecte. Figures freudiennes de la construction	
<i>Paul-Laurent Assoun</i>	11
Pensée délirante et déconstruction	
<i>Solal Rabinovitch</i>	23
Vérité et savoir en psychanalyse	
<i>Marie-Claire Boons-Graffé</i>	35
Comment survivre à notre folie ?	
<i>Franck Chaumon</i>	59
Le délire serait-il une tentative d'inventer un mythe ?	
<i>Simone Wiener</i>	81
Antoine Tounens, roi d'Araucanie	
<i>Jean-Claude Maleval</i>	95
La route de l'originaire	
<i>Guy Dana</i>	121
Du collectif comme délire suicidaire	
<i>Denis Duclos</i>	137

Franck Chaumon

Ouverture

Le réel de la clinique nous contraint à penser. Il nous impose de remettre au travail des concepts que l'on croyait épuisés, nous invite à relire des textes que l'on pensait familiers. Le plus souvent, cela se fait à notre insu, c'est un travail de la pensée qui opère par en dessous, à côté, en marge de nos préoccupations établies. Mais il arrive que l'on se souvienne d'un point de butée, d'un événement, d'une rencontre qui a fait coupure et l'on se dit que, depuis lors, on n'a pas pu se défaire d'une sorte de tracas théorique, d'une contrainte à penser. Ce serait plutôt le cas du présent ouvrage, qui s'inscrit en quelque sorte dans la conséquence lointaine d'une rencontre clinique ¹.

Il s'agissait d'un enfant dont la folie se signalait par l'étrange faculté qu'il avait de faire vaciller ceux qu'il croisait sur son chemin, de leur donner le vertige par le coup précis et brutal des questions déroutantes qu'il adressait à tout-va. Cela ne se produisait pas tout le temps bien sûr, ni avec tous, mais suffisamment pour que cela se sache et que chacun soit tenté de s'en protéger par avance.

Le vertige, c'était d'abord le sien, un déséquilibre intime qui semblait le contraindre sans cesse à aller de l'avant, à baptiser le monde de ses énigmes répétées. Quelque chose paraissait le porter toujours au-delà dans sa quête, et son exigence impérieuse, douloureuse et parfois

1. Un séminaire s'est tenu sur ce thème pendant deux ans à Evry (91) et s'est conclu par un colloque. L'association de recherche et d'enseignement sur la clinique dans son rapport au lien social (ARECS) en était l'organisatrice.

intolérable ne semblait lui laisser aucun répit. Impossible de ne pas être frappé par l'incessant, l'épuisant travail de pensée de ce tout jeune enfant qui semblait agité d'une réflexion permanente, taraudante, dès l'instant où il franchissait la porte de l'institution jusqu'au moment où il repartait vers sa maison. Aucun doute qu'il en était ainsi du matin au soir, sauf peut-être lorsque la demande scolaire ou l'exigence des tâches domestiques le freinaient, pour un moment. Dès les premiers temps, alors qu'il n'était qu'un corps persécuté par les bruits des machines puis qu'il se faisait corps machinique vrombissant, il était évident qu'il était en proie à ce qui ne pouvait se qualifier autrement que du nom de recherche. Qu'il y ait un travail de pensée dans la folie et qu'il s'ordonne comme une production logique rigoureuse, ce garçon en fournissait la démonstration la plus éclatante.

Mais il montrait aussi que la folie peut réaliser cet impératif d'un lien social à construire sans relâche. Touché par cette quête, dérouter par ces questions, chacun ne pouvait tout à fait rester en paix, se trouvant à son tour mis au travail par les énoncés étranges dont il devenait à l'occasion le lieu d'adresse. Une contrainte de pensée était à l'œuvre pour les autres.

Il s'ensuivit ce que nous avons nommé du terme de *constructions* – et le mot s'est imposé à nous avant même de faire retour au texte de Freud –, à savoir des objets ou des récits toujours plus élaborés, produits sans discontinuer. Or, si ces constructions étaient à l'évidence marquées du sceau de son génie propre, elles témoignaient tout autant de l'inventivité de la réponse de ceux qui ne se dérobaient pas à le rencontrer sur ce terrain. Si le délire est comme une pièce de tissu, selon la métaphore freudienne, ce qui était remarquable, dans ces productions, c'était le mouvement du tissage, le travail de navette incessant de l'un aux autres et des autres à lui. D'où un certain embarras quant au statut à donner à ces productions.

La relecture du texte *Constructions en analyse* a permis de franchir le pas de cette perplexité première. Car Freud y articule rigoureusement théorie du délire et éthique de l'analyste en posant que les constructions de l'analyste font écho, voire réponse, à ce que le délire échafaude. Comme il sera question de ce texte à plusieurs reprises dans

le livre, on s'en tiendra, en guise d'ouverture, à formuler quatre propositions freudiennes qui nous ont servi de boussole dans ce travail.

Tout d'abord, le délire est une production théorique : contre la conception médicale dominante aujourd'hui qui considère le délire comme défaut, déficit, défaite ou production aberrante de l'esprit, Freud pose le délire comme travail de la pensée. Il n'est pas erreur de jugement, refus des significations partagées mais au contraire construction, reconstruction qui vise à redonner au sujet une place dans le monde, non à l'en retirer.

C'est en réponse à cette production du délire que l'analyste propose celle de ce que Freud nomme construction. À l'endroit où la mémoire du patient échoue à produire les éléments d'un retour du refoulé, comme le fait habituellement le névrosé, l'analyste élabore une construction. Tel l'archéologue, il dispose pour cela de quelques vestiges, de quelques signifiants qui semblent border une sorte de trou de mémoire, et il propose à l'analysant une hypothèse, une fiction théorique. Analyste et délirant sont attelés à un même travail, celui de la vérité, désignée ici du terme de « vérité historique ».

Le délire est une tentative de guérison. Il est un premier temps de restauration après la catastrophe du trou qui a opéré à l'emporte-pièce dans la trame de l'existence. Cela implique que non seulement l'analyste ne doit pas combattre ou refuser cette construction mais qu'il doit s'y laisser inclure. Un transfert particulier s'en déduit à cet endroit.

Enfin, le délire saisit le névrosé et embrase les foules, ce qui « amène le retour de ce qui est passé, on doit l'appeler vérité » (*L'homme Moïse et le monothéisme*). La vérité, c'est ce qui ne nous laisse pas en paix. Le pouvoir (« l'empire ») de la vérité, c'est ce qui affecte chacun au point de refoulement. Il se peut que l'autre en soit l'agent, sans le savoir. L'artiste, le pervers, le criminel, le délirant peuvent se faire, chacun à leur manière, le passeur d'une vérité qui nous surprend. C'est la raison pour laquelle il est des délires « inaccessibles à la critique logique et contredisant la réalité » qui « peuvent malgré cela exercer un empire extraordinaire sur les hommes » et embraser les foules, car « leur pouvoir provient de leur contenu de *vérité historique*, vérité qu'ils ont été puiser dans le refoulement de temps originaires oubliés » (dernière phrase du texte *Constructions en analyse*).

Chacun des textes qui composent le présent ouvrage travaille, à sa manière, telle ou telle de ces propositions. Paul-Laurent Assoun explore les formulations freudiennes du délire, tandis que Solal Rabinovich oppose le concept de construction à celui de déconstruction et que Marie-Claire Boons-Graffé discute de son rapport à la vérité. Franck Chaumon évoque la construction d'objets dans la psychose infantile pour interroger le statut de la folie dans le lien social. Jean-Claude Maleval fait cas de l'entreprise extraordinaire d'Antoine Tounens et interroge le statut du délire dans cette aventure. Si le mythe est une manière dont la vérité de la structure trouve à se formuler, Simone Wiener interroge la différence à maintenir d'avec le délire et sa mise en jeu d'une « vérité historique ». Guy Dana, quant à lui, tente de rendre compte de la manière dont le travail du délire peut trouver à s'inscrire dans cette structure en attendant que peut constituer le dispositif psychiatrique de secteur. Enfin, Denis Duclos propose, dans un horizon anthropologique, de réfléchir à la manière dont la secte peut réaliser la prise en masse d'un énoncé supposé délirant, dont la conséquence ultime serait l'anéantissement du collectif.

De la radicale singularité du délire à sa tentative de création d'un lien social, de l'ouverture du signifiant à la fermeture du sens, entre délires et constructions, la clinique est toujours sous tension.

Paul-Laurent Assoun

Le délire architecte
Figures freudiennes de la construction

Le délire, on le sait, désigne la sortie du sillon. Moment comparable à celui où le soc de la charrue, jusque-là assujéti docilement à cette ligne qui en assure la progression et en soutient le tracé, bien planté dans l'humus de la réalité, entre dans le désaxement. Sortie de la ligne, imaginaire et matérielle.

L'étymologie, bien connue et sollicitée, dit peut-être plus encore que l'on ne pense : le délire n'est pas qu'égarement, mais ex-centration (de) du sillon (lira) qui maintenait le sujet en son assiette de réalité – « dé-tracement » qui pourtant ne conduit pas à quelque banale divagation : si l'esprit, alors, « bat la campagne », il n'en continue pas moins à « sillonner », selon une logique inédite rigoureusement ordonnée. Bref, le délirant ne pense pas « à tort et à travers » : la preuve en est qu'il édifie des bâtisses, à la mesure de la réalité altérée, avec une précision d'architecte.

Le sujet est réputé délirer parce que « fou » – le délire semblant la conséquence manifeste et, en quelque sorte « normale », de son affolement subjectif. Le délire est bien ce par quoi la « folie » se trahit, mais c'est dans une tout autre voie que nous engage Freud : le propre du délire est de servir de construct, légitimant une position subjective, qui est *de conviction*. Il faut réentendre le rappel lumineux de Freud : le délire, formation psychique et idéique, est caractérisé par « le fait qu'en

lui, des fantasmes sont parvenus à prendre le dessus, c'est-à-dire ont trouvé croyance et influence sur l'agir ¹ ».

On notera que le terme « fantasmes » est employé pour caractériser les délires, mais ceux-ci sont tels qu'ils sont parvenus à la suprématie (*zur Oberschaft gelangt sind*), au point de coloniser le croire (*Glauben*) et l'agir (*Handeln*). Cela renvoie en miroir à la question de la croyance du sujet à l'objet de son fantasme : reste-t-elle donc à distance de son objet ? Du moins connaît-on un phénomène où le fantasme prend, au moins temporairement, un ascendant irrésistible sur la croyance et l'agir, menant à l'exaltation de l'idéal et à l'extravagance de l'acte : c'est l'amour, sous sa forme passionnelle. Aussi lui accorde-t-on légitimement une pente délirante. Dès que le sujet aime, il prend le (beau) risque de délirer, puisqu'il place son fantasme dans l'« objet » aimé, ce morceau de réalité, confondant le « dedans » et le « dehors », ce qui contient les délices et les affres de l'amour.

DU STYLE DÉLIRANT : LE « NÉO-RÉALISME » INCONSCIENT

Revenons au délirant proprement dit, celui qu'un lien d'amour morbide lie – âprement et tendrement – à son enfant-symptôme qu'est son délire.

Étrange relation à la réalité que celle que ce délire configure : aussi extraordinairement fragile que radicalement « bétonnée ». De quoi sont donc faits ces « châteaux d'air » (*Luftschlösser*), ainsi que les appelle la langue allemande – là où la langue française parle de « châteaux en Espagne » ? Pour être de structure aérienne, ces bâtisses psychiques (pour se légitimer de la métaphore freudienne de la « réalité » dite « psychique »), ces « castels » n'en sont pas moins construits selon les règles d'une architecture matérielle, dans un style « néo-réaliste » – expression que la métapsychologie ² va permettre de prendre à la lettre.

1. Nous renvoyons aux *Gesammelte Werke* de Freud (Fischer Verlag) (G.W.) en traduisant les passages concernés. *Le délire et les rêves dans la Gradiva de Jensen*, section II, G.W. VII, 71.

2. Cf. notre *Introduction à la métapsychologie freudienne*, PUF, « Quadrige », 1993, et *La métapsychologie*, PUF, « Que sais-je ? », 2000.

Ce point permet de distinguer le délire du fantasme qui, lui, est écrit comme un scénario, même s'il cherche à s'étayer sur la réalité. Le délire se construit : il s'entend et se donne à voir. Le délirant donne à voir, en effet, un monde où tout se tient, espèce de *Weltanschauung* passionnée, mais selon une architecture dont il discerne seul – ou plutôt, lui et son Autre – les jointures. C'est pourquoi un délire ne se « déchiffre » qu'à en envisager l'architectonique.

UN MONDE À RECONSTRUIRE

Un élément majeur nous fait signe dans ce sens : c'est l'usage freudien du terme « construction » ou « reconstruction » qui se joue là. C'est même un fil rouge qui traverse la théâtralisation freudienne de la psychose, au-delà de la diversité des figures où elle se trouve abordée, sur un trajet d'un demi-siècle. Longtemps avant que les « constructions » trouvent leur texte, à la fin de l'œuvre, la métaphore de la construction s'est tissée, obstinément et subtilement, autour de la formation délirante (*Wahnbildung*).

Le point d'orgue en est, pour d'emblée indiquer la pointe de notre problématique, la notion étonnante et paradoxale de « monde fantasmatique externe ». Il s'agit de saisir comment et pourquoi la question du délire, à travers son cheminement dans le trajet de la clinique et de la théorie freudiennes, en vient à se conjoindre à la question de la « construction », espèce de Schibboleth sans cesse à re-prononcer.

Partons d'un constat : tant que Freud concevait la psychose comme justiciable d'une logique du refoulement – fût-elle complexifiée en « rejet » –, soit dans le cadre de la catégorie englobante et en quelque sorte « transitive » de « psychonévroses de défense ³ », point n'était besoin d'aborder la question en termes constructivistes : « Les idées délirantes arrivées à la conscience par compromis (symptômes de retour) posent des exigences au travail de pensée du moi, jusqu'à ce qu'elles puissent être admises sans contradiction. Comme elles sont

3. *Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense*, 1896.

incapables d'être modifiées, le moi doit s'adapter à elles », d'où « la formation délirante combinatoire, le délire d'interprétation, qui aboutit à l'altération du moi » (*Ich-veränderung*). Ainsi : « Ces malades aiment leur délire comme ils s'aiment eux-mêmes ⁴. »

LE GRAIN DE VÉRITÉ ET L'AFFECT DE CONVICTION

On comprend qu'avec esprit de conséquence, le sujet devenu l'hôte de pareilles idées, si « vraies » qu'elles ont acquis une présence irrécusable et impressionnante, leur doit un gîte : c'est à cela que le délire s'emploie. Mise en place d'une structure d'accueil de ces idées d'une « vérité » intempestive.

C'est ce que doit comprendre l'interprète : « Dans tout délire, se cache un grain de vérité (*ein Körnchen Wahrheit*), il y a quelque chose qui mérite vraiment créance, et ceci est la source de la conviction donc si fortement justifiée du malade ⁵. » Freud ne suggère pas là simplement qu'« il y a du vrai » dans le délire : il souligne que le délirant bâtit « sur du dur ». La conviction est la dalle de fondation de cette bâtisse délirante.

Comment en vient-il à acquérir une telle intensité de conviction ? C'est que, note Freud, « ce vrai (*dieses Wahre*) a été un long temps refoulé. Quand il réussit à pénétrer dans la conscience, cette fois sous une forme déformée, alors le sentiment de conviction qui lui est attaché est, en indemnisation, surpuissant (*überstark*), adhère alors au substitut déformé du vrai refoulé et protège celui-ci contre toute contestation ». La force de la conviction est donc proportionnelle à la puissance du refus originnaire.

Comment ce processus est-il possible ? Voilà du travail pour « la sorcière métapsychologie ».

LE DÉLIRE THÉRAPEUTE

Le processus ne peut être déchiffré qu'en prenant en compte, via le narcissisme, ce mouvement du « moi » à l'« objet » et au monde.

4. *Manuscrit H*, 24 janvier 1895.

5. *Le délire et les rêves dans la Gradiva de Jensen*, sect. III, G.W. VII, 108.

Avec le cas Schreber, voici qu'apparaît une nouvelle problématique. Le délire est à penser comme ré-action à un événement silencieux, soit une « catastrophe interne » : « Son monde subjectif a péri, depuis qu'il lui a retiré son amour ⁶ », pour protéger le secret de la motion homosexuelle rejetée.

En conséquence : « Ce que nous prenons pour une production morbide (*Krankheitsproduktion*), la formation du délire, est en réalité une tentative de guérison (*Heilungsversuch*), une reconstruction ⁷. » Le paranoïaque « reconstruit le monde, assurément pas plus magnifique (*prächtig*), mais du moins tel qu'il puisse de nouveau y vivre », « il le rebâtit au moyen de son travail délirant ».

Inversion de point de vue considérable : quiconque assiste à la « production » d'un délire et croit à bon droit voir la folie se déverser en sa pleine mesure, se trouve en fait face à un homme ou une femme, le délirant ou la délirante, en train de tenter, avec l'énergie du désespoir, de « guérir » ! On croit assister au « décollement » par rapport à la réalité, qui signe la béance de la folie – on dit alors que le sujet « pète les plombs » –, alors qu'il se trouve sur le chemin du retour, si scabreux il est vrai qu'il a toutes les apparences d'une divagation. Le voyageur n'a jamais l'air si égaré et « déboussolé » que lorsqu'il cherche son chemin, alors qu'il ne sait plus d'où il vient...

LA DICHTUNG DÉLIRANTE

Les « poésies du délire » (*Wahndichtungen*) sont mentionnées à côté des fantasmes dans l'écrit consacré aux fantasmes hystériques ⁸ – comme pour suggérer quelque anatomie comparée des formations inconscientes.

Le fantasme est cette « réserve naturelle » (*Naturschutzpark*), comparée au Yellowstone Park, régie par le principe de plaisir pour

6. Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa décrit autobiographiquement, sect. III, G.W. VIII, 307.

7. *Ibid.*, p. 308.

8. *Fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité*, 1.

accueillir cette « réalité psychique » en un sas de dégagement⁹. Dans ce « royaume psychique », « tout doit pousser sans contrainte, même ce qui est inutile et nuisible ».

Chez le psychotique, pas question de cette zone-tampon : il est condamné à rencontrer la réalité en plein front, comme on « entre dans le mur ».

Corrélativement, la satisfaction fantasmatique de ces objets imaginaires n'est « nullement troublée par la conscience de leur irréalité » – état de grâce de la vie de plaisir inconsciente. Le délire apparaît en miroir – nous pouvons à présent en soutenir le paradoxe – comme *intolérance à l'irréalité* : il exprime, en son effroyable sincérité, en son impitoyable véracité, le refus de se payer avec la « monnaie de singe » des fantasmes du tout-venant, il lui faut du réel. C'est même pour garantir sa véracité à la réalité lézardée qu'il faut la refaire de fond en comble. C'est aussi pourquoi Freud présente le psychotique comme le « garant » de la vérité inconsciente... donc de la psychanalyse même, qui s'engage sur « l'hypothèse de l'inconscient » !

On comprend du même coup pourquoi, alors que le fantasme cherche le secret et rougit de se communiquer, pour protéger sa jouissance, le délire, tôt ou tard, éclate au grand jour : vocation « apophantique » de la vérité délirante. Le délire est éminemment « pensée du dehors ». Il ignore la honte qui signe le fantasme et se trouve condamné à la « publicité ».

LE DÉLIRE OU LE FANTASME DU DEHORS

Le délire que la théorie du narcissisme présentait comme scansion entre libido du moi et libido d'objet/monde extérieur – puisque se construisant dans le « trou » entre ces deux mondes – se trouve redéfini comme épreuve de force entre les exigences du ça et celles de la réalité.

Freud produit une brutale élucidation en renonçant à l'opposition simple, avec laquelle flirte une certaine vulgate mais qui revient comme tentation dès que l'on évoque l'opposition entre névrose et psychose : c'est que celle-ci serait perte de la réalité, tandis que, dans

9. *Névrose et psychose.*

celle-là, elle se maintiendrait. Assertion pour le moins sommaire : car, de même que la réalité ne reste pas indemne dans la névrose, la relation à la réalité, loin d'être interrompue dans la psychose, se trouve en un sens exacerbée (on le sent d'ailleurs : qu'est-ce qui, mieux que le délire, pose la question de « la réalité » ?). Tout est donc à recommencer, et c'est en « refaisant sa copie » que Freud produit une éblouissante mise en équation de cette question de la réalité confrontée au délire.

C'est alors que s'impose à nouveau l'image de la (re)construction, remodelée selon les exigences de la seconde topique – comme si elle était désormais incontournable chaque fois que la question du délire « se pointe ».

Dans le cas de la névrose, le ça cède, certes, aux exigences de la réalité, tandis que, dans la psychose, la réalité cède face à la coulée de lave pulsionnelle. Mais ce n'est que le premier temps et, en quelque sorte, le premier acte – à moins que ce soit le « hors-scène » – du drame. Le second temps, celui où le symptôme fait bruyamment saillie, c'est celui où les « parties » demandent et obtiennent indemnisation : au névrosé alors de « se fendre » des fantasmes pour accorder au ça préjudicié une prime de consolation, somme toute substantielle (si « juteuse » même qu'il ne lâchera pas facilement cette gratification, bénéfice de la maladie) ; au psychotique est échue la tâche de « compenser la perte de la réalité ». C'est alors qu'il devient ingénieur et bâtisseur.

La psychose, souligne Freud, emprunte une voie « plus autocratique » (*selbst-herrlich*) que la névrose : « Création d'une nouvelle réalité qui n'offre pas le même choc que celle qui est abandonnée ¹⁰. » *Selbst-herrlich* est assez bien rendu en effet par « autocratique », en entendant un domaine dont on est soi-même (*selbst*) le maître et seigneur (*Herr*) – un « soi » on ne peut plus « grandiose » – ce qui, soit dit au passage, fait de la notion de « self grandiose » le pléonasma le plus redondant du point de vue de la problématique freudienne.

Cette magnificence du délire ne doit pas faire oublier sa misère d'origine : à la limite, le monde existant, créé, déjà là, étant inutilisable, le sujet n'a dès lors pas d'autre alternative que de disparaître ou de le refaire, pour y « caser » son moi.

10. *La perte de la réalité dans la névrose et la psychose*, 1924, G.W. XIII, 365.

Cela implique que, dans la psychose et par le délire, « un fragment de la réalité est reconstruit ». C'est ce qui fait le réalisme abrupt de la psychose, alors que la folie est réputée évasion de la réalité. Le délire travaille la réalité, dans la mesure où il en appelle de la perte de la réalité, du « défaut du monde », *basic fault* ontologique, en le refaisant, artisanalement.

L'OPÉRATION AUTOPLASTIQUE

Création « autoplastique », par « la réalisation de modifications internes ». Alors surgit sous la plume de Freud un terme aussi extraordinaire que précieux pour la problématique du délire : celui de « monde fantasmatique externe » que maçonne le maître d'œuvre du délire.

Il y a certes un « monde » de la *Phantasie*, mais comment diable « du fantasme » peut-il construire de l'externe ? Cela, c'est la diablerie du délire... que la sorcière métapsychologie peut éclairer. Le « fantasmatique » est fait pour rester « dedans » – pour soutenir le désir et, subseqüemment, la réalité matérielle, si rétive au désir. Précisément, l'entreprise délirante consiste à construire un « nouveau monde » radical. Il y va d'une véritable « refonte » (*Umarbeitung*).

Pourquoi Freud insiste-t-il à employer le terme *phantasmatisch* pour qualifier la construction délirante ? C'est que névrose et psychose ont pour point commun une « rébellion du ça » et, corrélativement, « une tentative de réparation » (*Reparationsversuch*). La logique du symptôme obéit dans l'un et l'autre cas à la même scansion. Du coup, ce qui est distinctif et discriminant est plutôt la décision originaire – celle qui sépare de façon tranchée le névrosé, qui réprime le ça, du psychotique, qui s'effondre face à la violence de ses exigences. Mais après, on retrouve l'un et l'autre en train de s'employer au travail de « réparation » dans leurs « chantiers » respectifs.

En conséquence, si c'est au niveau de la seconde phase qu'apparaît la distinction visible et même spectaculaire – un symptôme, un fantasme névrotique n'est pas un délire –, ce qui vient au jour est au fond une réaction homologue, solde de l'acte primitif. Seulement, le second temps fait plus de bruit que l'autre, il est « bruyant » (*lärmend*), là où le premier était « silencieux » (*stumm*).

Le fantasme et le délire travaillent donc, justement, pour élaborer ce qui a été enclenché par la décision première, à vrai dire « sans témoin ».

Le névrosé soigne son renoncement par le fantasme et la vie de plaisir inconsciente (bref, sa psychopathologie au quotidien), le psychotique soigne sa perte de la réalité par le travail assidu de son délire. On notera au passage la mutation de l'austérité à la jouissance fantasmatique (fût-elle morbide) qui définit le trajet névrotique, en contraste de la métamorphose de la jouissance âpre au sérieux terrible et sarcastique du délire qui définit le trajet psychotique.

Si l'on garde cela en tête, on comprendra que le sujet fantasme dans l'après-coup du « non au ça » du début, sauf à y ajouter un « quand même » – façon de dire « peut-être » au ça, sans revenir sur le « non » primitif. Ainsi va le train-train du fantasme...

Le sujet délire dans l'après-coup du « non à la réalité », sauf à y ajouter un « quand même » : c'est une façon de « sauver » la réalité, sans revenir au « non » primitif, irrévocable : tâche titanesque de la « reconstruction », qui fait de la psychose une « occupation » inlassable.

Il faut se représenter que le rejet initial – l'impossible du monde – se maintient jusqu'au cœur de la reconstruction. Freud soulignait d'emblée, à propos de Schreber, que « la reconstruction réussit, après la catastrophe, plus ou moins bien, jamais totalement ». Ainsi apparaît, tant bien que mal, mais d'autant plus impressionnant, ce « monde fantasmatique externe » qui fait l'enveloppe formelle du délire.

Tandis que le fantasme ne touche pas à « la » réalité, se contentant d'édifier une réalité parallèle – et « se contentant » avec, selon la logique auto-érotique –, sauf à jeter des passerelles et à éprouver des vacillements de réalité qui donnent à certains fantasmes une troublante coloration délirante, le délire a pour tâche, dont le délirant se fait mission, de refaire brique à brique l'édifice de l'univers.

La présomption ostentatoire de l'édifice ne doit pas en dissimuler la modeste et vitale ambition : seulement « pour pouvoir y vivre ». Mais à ce modeste but, il faut les grands moyens.

Louis II de Bavière, en voilà un qui « avait les moyens » – avant de vider la caisse de l'État ! – de tailler dans la pierre son « monde fantasmatique » : mais, à bien y regarder, il n'avait pas plus d'ambition que

le premier venu des psychotiques : une fois la réalité perdue, du moins celle de quiconque dans lequel l'Un n'a pas sa place, c'est la moindre des choses que de remaçonner cette réalité, demeure à un seul habitant, Louis XIV sans cour, où Sa Majesté le Moi aura son logis.

Tel aussi, à l'autre bout de la hiérarchie sociale, un certain facteur Cheval, entassant des matériaux après tout récoltés dans ce monde-ci, mais pour construire ce palais baroque de Hauterives, dont il est le maître et seigneur et, originairement, l'unique visiteur.

Ce que peut contempler aujourd'hui le visiteur du « palais idéal » du facteur de la Drôme comme celui des châteaux du roi de Bavière, c'est cette construction qui peut se voir, se montrer, s'admirer, passer même au musée, voire – c'est le comble, pour ce désastre secret de signifiant symbolique – être homologué par le patrimoine culturel. Mais la construction « autoplastique » n'était pas faite pour cela, à l'origine. Tant elle est pathologiquement désintéressée...

Les fastes du délire prennent leur source dans l'indigence ontologique d'un sujet a-cosmique. Le délire est auto-remédiation à une solitude sidérale.

On peut dans ce contexte revenir à la conviction, apparemment insolente : s'il n'y avait pas cette conviction, qu'y aurait-il ? Le vertige absolu d'un sujet « démondanisé » ou d'un monde évidé du sujet, peuplé de figurines « bâclées à la six quatre deux » – ce qui rappelle ce *défaut de croyance* à l'Autre qui fait l'inassurance d'origine du paranoïaque. À défaut de ce refuge, il errerait dans cet espace virtuel où sujet et monde ne se rencontrent plus, espèce de cauchemar onto-cosmologique dont les mois qui précèdent le « devenir-femme » de Schreber donnent quelque idée.

L'INCONSCIENT CONSTRUCTEUR : LA « VÉRITÉ HISTORIQUE »

Mais il y a encore un pas à faire, celui que consacre le terme qui fait figurer le terme « construction » en son titre. Pour en apprécier l'événement, il faut avoir présent à l'esprit ce double élément :

– d'une part que, depuis le cas Schreber, a cheminé l'idée de la construction comme ratio psychotique ;

– d’autre part que, depuis les cas de Schreber et de l’Homme aux loups, la construction est mentionnée comme modalité d’interprétation.

L’événement, c’est que, par un coup d’audace, les deux dimensions vont se rencontrer et se nouer : « Les formations délirantes du malade me semblent les équivalents des constructions que nous édifions dans les traitements analytiques ¹¹. »

Il faut s’aviser que la « construction », qui était mentionnée vingt ans plus tôt comme une tentative d’interprétation utile, mais qui ne saurait nuire en cas de non-pertinence, espèce de pis-aller pragmatique, se trouve promue comme catégorie *sui generis*, supérieure à celle d’interprétation. Or, cette promotion coïncide avec la corrélation avec la psychose. Pour le dire de façon brutale, l’analyste et le paranoïaque sont l’un et l’autre usagers de « constructions ».

Or, le point commun, c’est... la « vérité historique ». Voilà en effet le constat : la communication de la construction a pour effet à l’occasion de « percuter » le refoulé, en sorte qu’un « morceau de vérité historique » émerge et « explose ». Effet « ecmnésique », le souvenir revêtant la vivacité (*überdeutlich*) d’une perception. En face, si l’on ose dire, « le délire doit sa force convaincante à la part de vérité historique que l’on introduit à la place de la réalité repoussée ». Voilà qui légitime « historiquement » sa conviction.

On vient de s’aviser de la vraie portée de ce texte : en posant ce « pont » entre acte interprétatif et psychose, Freud donne à soupçonner que le délirant est une sorte d’interprète en acte, à son insu et à ses dépens, d’une vérité qui l’assiège et qu’il hallucine en retour. Mais en miroir, dans les moments de « flash » interprétatif, n’est-ce pas quelque chose du « monde fantasmatique externe » qui se présente, avec un effet de jouissance qui peut donner une idée de l’expérience délirante ?

Le délirant est donc bien un acteur de la vérité historique, celle-là même que traque l’interprète. La différence déterminante est que le délirant n’a pas d’autre choix que de la préférer toute, cette vérité, au nom de l’Autre, tandis que l’analyste la définit à travers ses lacunes – le sujet lui-même étant « lacuneux » – et en confie l’émergence à l’entre-deux de l’analysant et de l’analyste, là où le psychotique veut l’énoncer seul et s’accorde compétence exclusive à la préférer.

11. *Constructions dans l’analyse*, sect. III, G.W. XVI, 55.